Voilà bien, en effet, ce que je cherche. Je voudrais précisément fixer, à l'aide des événements principaux de la guerre des Etats-Unis, quelques-un des traits seulement du héros que je représente, lui donner un air de famille, de cette grande famille des Américains qui occupe une si large place dans l'histoire des hommes au temps où nous vivons.

Avant tout, je ne veux point, dans cet entretien familier, prendre le parti des victorieux et triompher avec le Nord contre le Sud. Je suis et j'ai été, dès le début, un partisan résolu du Nord ; mais, au point de vue où nous devons nous placer aujourd'hui, à la distance où nous sommes, étant tous désireux que les traces d'une longue guerre fraticide disparaissent et dans les cœurs et dans les faits, nous devons considérer les vainqueurs du Nord et leurs adversaires du Sud comme deux parties d'une grande famille un instant divisée, mais enfin réconciliée. Le droit était du côté du Nord, et le droit a triomphé. Dans la lutte qui a précédé ce triomphe, la convenance autant que la justice nous oblige à flétrir des deux côtés beaucoup de crimes, et des deux côtés à admirer beaucoup de vertus.

Il convient d'entrer dans les sentiments qui devaient animer les vainqueurs et les vaincus au moment de la scène sublime qui se passa autour de la ville de Richmond au commencement du printemps de 1865, il y a cinq ans. Les deux armées étaient en présence, au lendemain d'une violente bataille, à laquelle est resté, dans la mémoire de tout Américain, le nom de bataille des Cinq-Fourches, près de Petersburg. Le président des Etats du Sud venait de quitter Richmond pour se réfugier à Danville, sur l'avis du commandant de l'armée vaincue, et une correspondance s'était ouverte entre les deux valeureux chefs qui s'étaient livré bataille. C'était le chef de l'armée victorieuse, qui, le premier, avait écrit au chef de l'armée vaincue dans des termes d'un véritable respect, et le chef de l'armée vaincue avait répondu avec la même courtoisie ; en consentant à la capitulation, il avait demandé que les termes en fussent parfaitement dignes de l'armée à laquelle il commandait, et qu'on laissât à tous ses officiers leurs armes et leurs chevaux. Le vainqueur y avait consenti, et l'on vit alors ce spectacle extrêmement émouvant : l'armée victorieuse fit le salut militaire, et l'armée vaincue, précédée de ses officiers à cheval, se présenta en bon ordre ; les soldats mirent leurs armes en faisceaux, puis, adressant un adieu pénible à leurs drapeaux, ils les plantèrent dans le sol en les embrassant, pendant que les vainqueurs s'inclinaient avec respect. Après l'adieu au drapeau, les 25,000 soldats de l'armée de la Virginie défilèrent lentement, retournant dans leurs foyers,